

Marguerite Yourcenar traductrice de la poésie grecque

Maurice Lebel

Volume 12, Number 1, avril 1979

Marguerite Yourcenar

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/500481ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/500481ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (print)

1708-9069 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lebel, M. (1979). Marguerite Yourcenar traductrice de la poésie grecque. *Études littéraires*, 12(1), 65–78. <https://doi.org/10.7202/500481ar>

MARGUERITE YOURCENAR TRADUCTRICE DE LA POÉSIE GRECQUE

maurice lebel

Marguerite Yourcenar s'est exercée jusqu'ici, avec un éclatant succès, dans les genres littéraires les plus variés. Elle est fort avantageusement connue, voire célèbre aujourd'hui, pour ces récits, romans, nouvelles, pièces de théâtre, mémoires imaginaires et autobiographiques, essais critiques, traductions d'auteurs anciens et modernes, dont elle a enrichi, depuis un demi-siècle, le patrimoine des lettres françaises. Ce que le public sait moins de ce grand écrivain contemporain, c'est qu'il a débuté en littérature par la poésie et a cultivé les muses tout au long de sa prodigieuse carrière. Toutefois, non contente de composer et de publier des poèmes de son cru, Marguerite Yourcenar s'est aussi voulue traductrice de la poésie, américaine avec Hortense Flexner et les *Negro Spirituals*, mais grecque surtout. En effet, elle a transposé en vers un bon nombre de poèmes de la Grèce ancienne et de la Grèce byzantine ; elle a même rendu en prose, et dans une prose admirable, toute l'œuvre poétique de Constantin Cavafy (1863-1933), soit 154 poèmes. Qu'elle ait porté un intérêt aussi grand à la poésie grecque n'a rien qui doive étonner, car la Grèce, ses légendes et ses mythes, son art et sa littérature, son histoire et sa philosophie, occupent depuis toujours une place privilégiée dans sa pensée et dans son œuvre.

De 1932 à 1970, c'est-à-dire de son volume sur Pindare à sa présentation de « Trois poètes grecs du Bas-Empire », Marguerite Yourcenar a donc traduit avec une rare constance des poèmes de grec ancien et de grec moderne. Cependant, avant d'entrer dans les détails et de passer en revue les traductions elles-mêmes, il convient de commencer par dégager quelques traits majeurs de cette production littéraire. Premier fait digne de remarque et très révélateur de l'esprit de l'écrivain, elle n'a pas rendu une seule page de prose grecque, mais seulement des poésies. Les poèmes anciens, elle les a transposés toute seule, sans collaboration aucune, presque toujours en alexandrins, car c'est le vers qu'elle préfère à tous les autres.

En revanche, les vers modernes, c'est-à-dire ceux de Constantin Cavafy, elle les a traduits en prose et en étroite collaboration, à partie égale, avec le grand érudit et comparatiste bien connu, Constantin Dimaras, directeur actuel de l'Institut néo-hellénique en Sorbonne. Autre trait à noter : les poèmes grecs traduits appartiennent à toutes les époques, du VI^e siècle avant Jésus-Christ au XX^e siècle de notre ère. Les traductions s'étalent sur une quarantaine d'années et sont presque toujours précédées d'une présentation critique ; à l'exception de Pindare et de Cavafy qui ont fait chacun l'objet d'un volume, elles ont paru dans les revues suivantes : *la Nouvelle Revue Française* (n^o 167, 1^{er} novembre 1966 ; n^o 199, 1^{er} juillet 1969), *La Revue générale belge* (n^o 1, janvier 1970), *L'An VII* (mai 1970), *Ecclesia* (n^o 237, décembre 1968), *Arion* (n^o 4, hiver 1969), *Lettres françaises* (n^o 11, janvier 1944 ; n^o 15, janvier 1945), *Médecine de France* (n^o 34, 1952), *La Flûte enchantée* (n^o 2, 1954), *La Revue de Paris* (février 1970). Il s'agit ici uniquement de poésie lyrique, philosophique, religieuse et scientifique ; on n'y relève aucune traduction d'Homère et des grands poètes dramatiques, tragiques et comiques. Les épigrammes y occupent une place importante. On trouve aussi çà et là de brèves versions d'Hésiode ou d'Eschyle. Ce qui nous intéresse à cette place, ce ne sont pas ces traductions éparses, mais plutôt celles qui ont paru dans les revues que nous venons de mentionner.

Des quatre poètes du VI^e siècle avant notre ère : Simonide, Théognis, Anacréon et Ibycos, Marguerite Yourcenar s'est plu à traduire les poèmes qui traitent surtout de thèmes toujours actuels, comme la fragilité du bonheur, la fuite du temps, l'amour, la vieillesse, la mort, le destin de l'homme. Simonide de Céos, mort à Syracuse, a beau avoir vécu 600 ans avant Jésus-Christ, ce qu'il exprime dans ce fragment superbement rendu, loin d'avoir vieilli depuis lors, rejoint l'humain, vrai de tous les lieux et de tous les temps ; le bonheur est de courte durée, et la marche de la fortune est aussi incertaine que le vol d'une mouche :

**Demain, n'y compte pas. Ce frère bonheur d'homme,
N'espère pas qu'il dure en ce monde agité.
Car tout change, tout fuit, tout nous échappe comme
Un vol de libellule au fond d'un soir d'été.**

Théognis de Mégare, aristocrate de naissance, chassé de sa

ville natale, est beaucoup plus qu'un poète gnomique ou moraliste ; c'est un poète original, doué d'une sensibilité frémissante et d'un style à la fois dense, simple et vigoureux, chargé d'images justes et pittoresques. Il a laissé un recueil d'*Élégies*, comprenant 1 400 vers, qu'il adresse à un jeune homme du nom de Cynrus. En voici quelques-uns :

**Viellir, mon doux Cynrus, est plus dur que mourir.
Je suis vieux, mon Cynrus, et pour toi l'âge arrive.
Nous abordons, tous deux, la détestable rive,
La vieillesse qu'on hait et pourtant qu'on souhaite.
Mais le temps ne peut rien sur l'œuvre du poète :
J'ai répété trente ans ton nom qui m'enchantait
Pour qu'on sût à jamais que Cynrus exista.**

Du poète de cour Anacréon, lui aussi chassé de sa ville natale, on cite surtout les odes légères consacrées au vin et à l'amour, qui ont été si souvent imitées ou traduites par Catulle et Horace, Ronsard et du Bellay. Marguerite Yourcenar a préféré traduire, du poète de Téos, un fragment moins bien connu et plus viril, dont voici les trois premiers vers :

**Ne frappe pas du pied, ô cavale de Thrace !
Je puis par tes longs crins te saisir avec grâce,
Te monter, te conduire et remporter le prix.**

Il nous reste si peu de chose des *Éloges* d'Ibycos de Rhegium, en Grande-Grèce, que je ne puis résister au plaisir de citer, entre autres, ces trois vers où la comparaison animale ne manque ni de hardiesse ni de mélancolie :

**Et comme un vieux cheval qu'on ramène à la piste,
Tremblant de tout son corps aux signes du danger,
Tu frémis des hasards où tu vas t'engager.**

Même le grand poète tragique Sophocle, mort à quatre-vingt-dix ans, n'a pu échapper à l'aiguillon de l'amour, comme le prouvent éloquemment sa vie et son œuvre. Le passage suivant de lui ne manque ni d'élégance ni de finesse :

**L'amour, tendres amis, est pareil au glaçon
Que parfois, dans la cour, tout tremblant, un garçon
Ramasse émerveillé par une aube d'hiver,
Et sa paume est brûlée à ce miracle clair.**

**Mais le limpide objet s'écoule et devient larme.
Ainsi de nos amours, de leurs maux, de leur charme,
Rien ne reste bientôt du beau trésor fondu
Qu'absence, et que brûlure, et deuil du bien perdu.**

Quel dommage que Marguerite Yourcenar n'ait traduit rien

d'autre de Sophocle, dont le style est aussi poli que l'acier ! Et pourtant, de Pindare, contemporain de Sophocle, aussi ciselé que le poète dramatique, elle a donné de nombreuses versions, non seulement dans son *Pindare* (1932), où l'on relève la traduction de 40 passages plus ou moins longs du poète de Thèbes, mais encore dans un article intitulé « Échantillon de traductions grecques », paru dans *Arion*, où l'on peut lire la traduction de deux strophes de la *Quatorzième Olympique*, dédiée à un citoyen d'Orchomène, vainqueur au stade dans la classe des enfants aux Jeux Olympiques ; elle se compare favorablement avec celle du grand spécialiste et traducteur de Pindare, Aimé Puech, mon ancien maître.

Pindare est sans contredit le poète grec le plus difficile, parce que le plus hermétique et le plus savant, à rendre en une autre langue ; il faut savoir beaucoup de grec pour le transposer même honnêtement. Il innove sans cesse, comme le fera Cavafy au XX^e siècle. Il n'écrit pas pour les masses, mais pour les *happy few*, des nobles, des princes, des riches, des rois qui lui commandent des odes. Comme c'est par le style qu'on survit, Pindare est toujours vivant, puisqu'on continue de l'admirer, de l'expliquer, de le commenter, voire de le traduire, bien qu'on le déclare, à chaque génération, impossible à traduire. Sans doute est-ce une raison de plus pour le faire, car l'esprit gagne beaucoup à rivaliser avec l'excellent ; bien qu'il soit impossible de le perfectionner, il n'est pas inutile de vouloir s'en rapprocher. Bien sûr, on n'arrivera jamais à rendre parfaitement les odes de Pindare ; il nous manque presque tout, l'atmosphère, les partitions, la musique instrumentale accompagnatrice, la prononciation des vers, les voix d'enfants, de jeunes filles et d'hommes, voire la danse - l'âme et la danse, comme dirait Valéry —, car celle-ci jouait un grand rôle dans les odes de Pindare, qu'on chantait et dansait à l'air libre, sous les portiques, en plein soleil ou au clair de lune, en présence d'une foule dans la ville du vainqueur, devant un temple, dans la maison familiale d'un prince ou d'un riche, pendant un festin, alors que les pieds nus battaient à l'envi le sol de mosaïque.

Au grand poète de Thèbes, Marguerite Yourcenar a consacré un fort volume de 290 pages, un essai magistral qui, pour être dépourvu d'apparat critique et de références précises, n'en est pas moins pétri d'érudition ; chaque phrase

ruisselle de lectures ; il est marqué au coin de jugements fort nuancés et truffé d'observations pénétrantes, notamment sur la musique et la poésie grecques. De Pindare, il nous reste, outre de nombreux fragments, 44 odes, dont 17 sont consacrées à la gloire de conducteurs de chars, et 17 à celle des lutteurs et des pugilistes. Ainsi la *Première Pythique*, dédiée à un vainqueur à la course de chars, débute par un magnifique éloge de la lyre à sept cordes :

Lyre d'or, toi qu'Apollon et les sombres Muses possèdent en commun, toi qu'écoutent les danseurs pour commencer la danse, toi qui donnes le signal aux poètes obéissants. Vibrante, tu tisses les préludes qui conduisent les chœurs, tu éteins l'éclair aigu, le feu éternel. L'aigle, le roi des cieux, s'endort sur le sceptre de Zeus. Ses ailes rapides pendent des deux côtés ; tu répands sur sa tête un sombre nuage, doux recouvreur des paupières. Il dort, soulevant son dos flexible, pris dans l'agitation de tes souffles... Mais sur la terre et dans la mer indomptable, tout ce que Zeus n'aime point écoute avec épouvante les Muses chanter.

Loin de flatter les princes et les rois, Pindare leur parle sur un ton d'égalité. Ainsi à Hiéron de Syracuse il demande d'être soi-même, de sorte que le culte du moi n'est pas une invention du XX^e siècle. Les plus belles odes de Pindare sont peut-être celles qu'il adresse à Arcésilas de Cyrène, notamment la *Quatrième Pythique*, où le poète demande à un vainqueur à une course de chars de montrer autant de pénétration qu'Œdipe.

**Même si la hache coupe les rameaux du grand chêne, même si le fer aigu déshonore sa beauté,
L'arbre mort dans ses fruits s'atteste encore admirable, soit qu'il achève sa vie dans la flambée d'hiver, soit que, parmi les droites colonnes qui soutiennent le toit du maître, il supporte tristement les poutres dans la demeure d'un étranger.**

Voici une seule phrase d'une belle coulée, pleine de mélancolie et de sagesse, empruntée à la *Onzième Néméenne* :

Celui qui possède la richesse, la beauté, celui qui fait admirer sa force dans les joutes athlétiques, celui-là doit se souvenir qu'il pare de vêtements splendides un corps mortel, et destiné, en dernier lieu, à être revêtu par la terre.

Le *Pindare* de Marguerite Yourcenar, débordant de fraîcheur et de jeunesse, de finesse et de savoir, est parsemé d'une quarantaine de versions semblables du poète thébain.

Empédocle d'Agrigente, contemporain de Pindare et de Sophocle, n'a pas échappé à l'attention de la traductrice. Elle a publié, en effet, en 1970, outre une présentation critique du

philosophe présocratique, la traduction d'environ 400 vers empruntés aux fragments des deux livres *De la Nature* et *Des Purifications*. Qu'elle ait traduit autant de vers de ce poète philosophe ne doit pas surprendre, car il y a une certaine affinité spirituelle entre elle et lui, comme entre Hortense Flexner et Empédocle ; plus d'une pensée chère à Empédocle se retrouve dans l'œuvre de Marguerite Yourcenar, notamment dans *Feux* (1936), *Électre* (1954) et *Qui n'a pas son Minotaure ?* (1963).

**Tout se transforme et change
Par l'effet du rebrassement et du mélange,
Mais Tout est toujours, l'Un, et l'Un est toujours Tout...
C'est dans le corps mortel que le mieux s'aperçoit
Les éternels effets de cette grande loi.**

Platon débuta par la poésie. Mais il aurait, dit-on, brûlé ses vers après la mort de Socrate. N'empêche qu'il adora la poésie toute sa vie. Des trente et une épigrammes à lui attribuées, Marguerite Yourcenar en a traduit cinq. Elle a mieux traité, semble-t-il, Callimaque, poète érudit et bibliothécaire d'Alexandrie, puisqu'elle a traduit de lui une dizaine d'épigrammes, en 1954 et en 1966. Il serait intéressant de comparer, par exemple, les deux versions du même poème intitulé « Un Suicide ». Callimaque est, avec Théocrite et Héronidas, l'un des poètes majeurs de l'époque alexandrine. Marguerite Yourcenar excelle dans la traduction de ces pièces brèves, presque toutes empruntées à l'*Anthologie Palatine*. Elles portent sur les sujets les plus divers : le tombeau d'un esclave, d'un naufragé, d'un noyé, d'un enfant, d'un chien ; la rentrée du troupeau ; la mort d'un cheval, d'un dauphin ; l'amour ; les dégoûts d'un raffiné.

Les épigrammes byzantines d'inspiration chrétienne, qui ressemblent fort à des inscriptions lapidaires, sont encore plus brèves que celles de l'époque alexandrine ou hellénistique. Toujours empruntées à l'*Anthologie Palatine*, elles vont du V^e siècle au IX^e siècle de notre ère. Ces courts poèmes portent sur la vie du Christ, de sa divine incarnation à sa descente aux Enfers ; ce sont des vers « à l'antique », composés par de pieux Byzantins, nourris de littérature païenne. C'est ainsi, par exemple, qu'Agathias le scholastique salue la naissance de Jésus :

**Sonnez, trompettes ! Tremble, terre ! Et vous éclairs fendez les cieux !
Mais au sein de sa mère, il s'est glissé, silencieux.**

Un siècle plus tard, au VI^e, Sophronius de Damas écrira sur le Calvaire :

**Rocher, heureux rocher, lavé du sang de Dieu,
Sur toi veille une cohorte d'anges de feu,
Et les rois de la terre honorent ton saint lieu.**

Au IX^e siècle, Ignace, maître des Secrétaires, interprétera de la façon suivante la Descente aux Enfers :

**L'Enfer est mort, ayant vomi ses morts.
Il a été purgé, ô Seigneur, par ton corps.**

En même temps que ces pieux Byzantins composaient des épigrammes chrétiennes, d'autres poètes, comme Rufin, Oppien, Palladas, Agathias l'avocat, Paul le Silencieux, Proclo et Nonnos traitaient de sujets aussi divers que la chasse et la pêche, le dégoût de la chair et la laideur du corps, l'amour brillant et fleuri, grossier et réaliste, l'esprit de la vigne, les Muses, les dieux et Dieu. Superbe est l'hymne de Proclo à Dieu, dont voici quelques vers :

**Comment te célébrer, ô toi plus loin que tout ?
Par quel mot, sous quel nom ? Innommable, innommé,
De toi vient chaque mot que nous avons formé...
Tout vient de toi, mais toi tu ne venais pas, tu es.**

Le beau poème de Nonnos, contemporain de Proclo, sur la transformation d'Ampélos, ami de Bacchus, en esprit de la vigne, mériterait d'être cité au complet. Palladas, qui vécut lui aussi à Alexandrie au V^e siècle, où il enseignait la littérature grecque et fut l'élève de l'illustre mathématicienne Hypathie, était obligé de vendre du Pindare et du Callimaque pour faire vivre sa femme et sa famille ; il entre beaucoup d'amertume dans les épigrammes de ce pauvre cuistre, parasite par surcroît, qui fut le témoin d'un monde finissant, ainsi que le révèlent les deux courts poèmes suivants :

**Couçi-couça, tout comme un autre, j'entretiens
Des enfants, une femme, un esclave à tout faire,
Un chien, quelques poulets. Les pique-assiettes, frère,
Sont peu tentés, crois-moi, de dévorer mes biens.**

**Sommes-nous morts, nous Grecs, en une ombre profonde,
Entraînés, croyant vivre, et flottant dans un songe ?
Ou sommes-nous les seuls vivants, lorsque tout plonge
Au gouffre, et que la vie est morte, et mort le monde ?**

Oppien, lui, originaire d'Asie Mineure, nous a laissé deux longs poèmes ou traités sur la chasse et sur la pêche, où il

décrit la vie, l'amour et la mort des bêtes et des oiseaux avec une singulière acuité scientifique et une étonnante profondeur de sensibilité. Témoin ce passage sur la mort de l'éléphant, digne de La Fontaine et d'Alfred de Vigny :

**Et un autre prodige, authentique,
Dit-on, est que la bête, en son cœur prophétique,
Sait le moment où vient sa mort, et ce présage
Attriste l'animal sublime. Ce ne sont
Pas seulement les purs cygnes, qui, aux apprêts
De la mort, et tout plein d'harmonieux regrets,
Font entendre une mélodie improvisée,
Un chant de deuil, car l'éléphant, dans ses forêts,
Barrit, solennisant sa propre fin...**

Trois poètes du Bas-Empire : Rufin, Agathias l'avocat et Paul le Silencieux, dont Marguerite Yourcenar a traduit vingt-trois épigrammes, ont abondamment cultivé l'érotisme. Ils sont donc d'actualité, encore que nous les ayons dépassés de cent coudées à cet égard ; mais la décadence est de même farine. Il entre dans leurs épigrammes, non seulement des lieux communs, du badinage et de la galanterie, mais aussi de la brutalité et de la grossièreté, voire un certain dégoût de la chair ou mépris du corps, comme dans les quatre poèmes d'Agathias sur les latrines publiques ; par bonheur, ils sont uniques dans la poésie grecque. Que vous lisiez, par exemple, « La vieillesse de Prodike », la « Plainte des filles bien gardées », « La mort d'un mime », vous aurez tôt fait de constater qu'il se dégage, cependant, de l'ensemble un certain sourire, une certaine mélancolie, une certaine tristesse, empreinte de remords, à la vue de tout ce qui arrive, change et passe aussi vite que l'ombre. L'homme ne serait-il pas par hasard appelé à se dépasser, à monter plus haut ?

Tous les poèmes grecs que Marguerite Yourcenar a traduits et publiés jusqu'ici, dans une dizaine de revues, seront vraisemblablement insérés dans l'anthologie de la poésie grecque qu'elle prépare depuis longtemps et qui est destinée à paraître en 1979 sous le titre de *La Couronne et la Lyre*. Sans doute contiendra-t-elle un plus grand nombre de poésies que celles dont nous venons de parler trop brièvement, puisqu'elle portera sur l'ensemble de la poésie grecque. Peut-être les épigrammes byzantines d'inspiration chrétienne serviront-elles d'épilogue à l'ouvrage en préparation. Ce qu'il y a de sûr, c'est que le poète grec contemporain, Constantin Cavafy

(1863-1933), dont elle a traduit l'œuvre intégrale, pratiquait la poésie grecque ancienne et byzantine dont il vient d'être question. Il est aussi évident que Marguerite Yourcenar était admirablement préparée, par ses années de voyage et de séjour en Égypte, en Grèce et en Turquie, à traduire ce poète grec de l'Alexandrie du XX^e siècle. Ce qu'elle a fait, d'ailleurs, mais en prose, cette fois, et en étroite collaboration avec le professeur Constantin Dimaras.

À l'instar de Stéphane Mallarmé, qui a écrit de nombreuses petites pièces formant un total de 1 300 vers et est passé à la postérité, voire l'immortalité, Constantin Cavafy a laissé quelque 1 000 vers de plus, soit 2 360, répartis en 154 poèmes, dont le plus court comprend 4 vers et le plus long 49 ; cela ne l'a pas empêché d'atteindre la célébrité et de figurer aujourd'hui parmi les grands poètes du siècle. Ce fonctionnaire ponctuel d'Alexandrie, où il vécut quarante ans, sans trop se demander si l'on parlait arabe autour de lui, est un Grec de la diaspora, et c'est même très tard, à la fin de sa vie, qu'il fit le voyage de Grèce ; dans ses poèmes, il mentionne une fois le nom d'Athènes, quatre fois celui de Sparte, mais il n'y est jamais question du monde arabe. Chroniqueur, historien, mémorialiste, philologue, polyglotte, traducteur, Cavafy est un poète hermétique et savant, certes d'émotion peu facile, et d'une raideur majestueuse, hiératique, tout ensemble archaisant, classique, byzantin et moderne. Presque inclassable et innommable, à tel point il ne cesse d'innover, composant à l'envi des poèmes de toutes longueurs. Il désire assumer et ressusciter tout le passé de la Grèce dans ses vers ; ce passé et le sien ne font qu'un dans son esprit. L'histoire, la légende, le mythe, l'anecdote, le fait divers, le quotidien prosaïque, tout lui sert à faire de la poésie.

Il eût beaucoup aimé ce beau livre de pensées et de souvenirs personnels de Jean Guitton, *Écrire comme on se souvient*. Car Cavafy écrit, lui aussi, comme il se souvient. Il le fait lentement, sciemment, avec une extrême intensité, en y joignant la concision pensive à la manière de Tacite et la précision érudite des épigrammatistes alexandrins. Ses poèmes forment comme autant de moments précis, détachés, remémorés, revécus à loisir, évoqués dans la solitude à force d'imagination et de réflexion, d'émotion et d'incantation. On

peut lui appliquer ce que Wordsworth dit des asphodèles dans son poème bien connu :

**For oft, when on my couch I lie
In vacant or in pensive mood,
They flash upon that inward eye
Which is the bliss of solitude.**

Deux vers de Verlaine, le premier emprunté à « Languueur », le second à « Mon rêve familial » :

**Je suis l'Empire à la fin de la décadence.
L'inflexion des voix chères qui se sont tues.**

en disent plus sur le fond et la forme des poésies de Cavafy, sur leur thème principal et sur leur incantation inimitable que ne pourrait le faire une longue dissertation.

De 1940 à 1954, Marguerite Yourcenar a donné à paraître 35 poèmes de Cavafy en trois revues différentes : *Mesures* (1940), *Fontaine* (1944) et *Preuves* (1954). À deux reprises, en 1940 et en 1944, elle les a fait précéder d'une présentation critique du poète. Elle a même poussé le souci de l'excellence jusqu'à retoucher sa propre traduction de trois poèmes : « Théodote » (1940, 1944), « En attendant les Barbares » (1940, 1944), « Ithaque » (1940, 1954). J'ai rapproché ces diverses versions de celle de 1958, date où parut la traduction intégrale de l'œuvre poétique de Cavafy. Tantôt la traduction reste fidèle à la première version de 1940, tantôt elle s'en détache légèrement en y introduisant une nuance, une précision, ou en donnant un tour plus elliptique à la phrase. Il lui arrive souvent aussi, en 1958, de laisser intacte la traduction de 1944 ou de 1954. Quant aux 32 autres poèmes publiés de 1940 à 1954, ils diffèrent de la version définitive de 1958. L'auteur a pris grand soin de les repenser, de les retoucher et de les perfectionner.

En guise d'illustration, voici les variantes du poème « Ithaque » :

1940	1954	1958
Tu ne rencontreras rien de pareil	Tu ne verras...	Tu ne verras...
si ta conscience reste pure	si tes pensées restent hautes	si tes pensées...
si ton corps et ton âme	si ton corps et ton esprit	si ton corps et ton âme
ni le farouche Neptune	ni le féroce Neptune	ni le farouche Neptune
si tu ne les portes dans ton âme	...en toi-même	...en toi-même
si ton âme ne les dresse pas	si ton cœur...	si ton cœur...
avec quel plaisir! avec quel délice!	avec quelles délices!	avec quelles délices!
acquiers de belles marchandises	procure-toi...	acquiers...
mille sortes de parfums voluptueux	...d'entêtants parfums	...d'entêtants parfums
Procure-t-en le plus possible, de ces parfums voluptueux	Acquiers le plus possible de ces entêtants parfums	Acquiers le plus possible de ces entêtants parfums
acquiers tant et tant de savoir auprès de leurs sages	instruis-toi avidement...	instruis-toi avidement...
mieux vaut qu'il dure beaucoup d'années	mieux vaut...	mieux vaut qu'il dure de longues années
Sans attendre qu'Ithaque te donne des richesses	...l'enrichisse	...l'enrichisse

En 1958, Marguerite Yourcenar a fait suivre sa traduction intégrale de notes judicieusement choisies (pp. 262-284). En fait, 79 poèmes, soit plus de la moitié, sont accompagnés d'éclaircissements limpides et substantiels, dont la lecture facilite grandement la compréhension des poèmes. C'est que Cavafy, poète érudit, est souvent obscur à force de concision et de densité; aussi les notes sont-elles d'un grand secours pour le lecteur. On peut se demander même si l'admirable styliste qu'est Marguerite Yourcenar ne l'a pas souvent rendu plus clair qu'il ne l'est en réalité dans le texte original. Il est vrai que le philosophe Cavafy, à l'instar de Malherbe, recherchait les termes du parler populaire et se plaisait à les employer à côté de ceux de la langue littéraire et de l'époque archaïque. Il aimait aussi lire à haute voix ses propres poèmes et les

commenter longuement à qui voulait l'entendre, comme il prenait un vif plaisir, ce pensif solitaire, à s'écouter dérouler de longues périodes, à se parler, à se réciter, à se remémorer, à se revoir et à se contempler. Si les débardeurs, les garçons de café et de taverne d'Alexandrie pouvaient comprendre son vocabulaire courant, il est douteux qu'ils fussent assez versés en histoire et en mythologie pour saisir le développement de ces grands poèmes dramatiques ou historiques que sont, par exemple, « Ithaque », « En attendant les Barbares », « Oropherne », « Les funérailles de Sarpédon », « La bataille de Magnésie », « Césarion », « Darius », « La Ville », « Aux environs d'Antioche », « L'Écolier des illustres philosophes ». Sans doute devaient-ils mieux goûter, et pour cause, des poèmes tels que : « La boutique », « Sur le seuil du café », « Une nuit », « Dans la rue », « Dans le port », « Volupté », « Le miroir du vestibule », « La vitrine du marchand de tabac », « L'orfèvre », « Dans les tavernes », « Dans la petite ville », « Sans joie », « Devant la maison », « Le client », « Belles et blanches fleurs seyant à sa beauté ». Autant de poèmes bâtis sur de menus faits divers, prosaïques et quotidiens, finement observés et intensément sentis. Marguerite Yourcenar a rendu les uns et les autres avec un égal bonheur.

Fait digne de remarque, l'année 1958 vit paraître à Paris deux traductions françaises de l'œuvre intégrale, l'une aux Belles-Lettres, par Georges Papoutsatris, avec la collaboration et sous le contrôle même de Cavafy, l'autre, chez Gallimard, par Marguerite Yourcenar, avec la collaboration de Constantin Dimaras. Mais l'Angleterre fut le premier pays, dès 1923 et 1926, à reconnaître le talent de Cavafy et à lui rendre un émouvant hommage. E.M. Forster, le romancier du *Passage to India*, Lawrence Durrell, T.E. Lawrence ou Lawrence d'Arabie, C.M. Bowra, qui l'avaient connu au cours de la Première Guerre mondiale ou dans les années qui suivirent, le révélèrent en effet au grand public en anglais. E.M. Forster, dans son *Pharos*; Lawrence Durrell, dans son *Quatuor d'Alexandrie*; T.E. Lawrence, lui-même helléniste et bon traducteur d'Homère, dans quelques lettres qu'il avait échangées avec le poète; C.M. Bowra, dans un chapitre entièrement consacré à Cavafy dans son ouvrage, *The Creative Experiment*. Mais Marguerite Yourcenar, en publiant la traduction d'une trentaine de poèmes de Cavafy en 1940 et 1944, a devancé de plusieurs

années Théodore Griva et Robert Lévesque, qui donnèrent aussi des transpositions d'une soixantaine de poèmes. Bien plus, c'est à Marguerite Yourcenar que revient l'honneur d'avoir été la première en France à faire une présentation critique de Cavafy et à le traduire dès 1940, soit cinq ans seulement après l'édition posthume (1935) de l'œuvre poétique grecque.

Les versions de Cavafy par Marguerite Yourcenar sont inséparables des présentations critiques dont la traductrice les a fait précéder. De même qu'il existe des variantes dans les versions, de même les présentations critiques varient de l'une à l'autre. Il suffit de les lire à la suite pour se rendre compte des altérations du texte. C'est que l'auteur se relit avec soin et ne manque jamais l'occasion de nuancer son jugement, de préciser davantage sa pensée ou même d'introduire des éléments nouveaux susceptibles de révéler un aspect de la personnalité de Cavafy. Il lui arrive aussi tantôt d'élaguer des pages entières, tantôt de réorganiser le développement de sa pensée et de la couler en des paragraphes différents. Qui rapprochera, par exemple, la Présentation critique de Cavafy, parue en 1977 dans *Sous bénéfice d'inventaire*, de celle qui avait précédé, vingt ans plus tôt, sa traduction intégrale de l'œuvre poétique, sera amené à toucher du doigt, si l'on peut dire, la haute probité intellectuelle de l'écrivain.

Voici trois phrases, choisies entre plusieurs autres, en guise d'illustration. Elle écrivait (p. 19) en 1958 : « Je tenais à souligner dès le début ce mélange de vrai et de faux, pour pouvoir ensuite sans restriction rendre hommage au vrai. » Elle écrira (p. 164) ce qui suit en 1977 : « Je tenais à souligner dès le début ce mélange d'exquis et de médiocre, pour pouvoir ensuite ne souligner que l'exquis. » On lit (p. 33) en 1958 : « On n'a guère avancé dans l'étude de la passion, tant qu'on n'a pas admis que tout amour, quel qu'il soit, a droit à sa part d'attendrissement et d'effusion rêveuse. » L'expression est autre (p. 175) en 1977 : « C'est contraindre mal à propos la passion que lui reconnaître le droit à la violence et non à la rêverie languissante ou tendre. » L'auteur écrit en bas de page (pp. 55-56) ce qui suit en 1958 : « Tout cela ne va pas sans une obscurité qui n'est pas le moindre défaut de Cavafy... » On trouve en note (p. 192) dans l'édition de 1977 : « J'ajoute que ce qui m'avait d'abord paru un défaut m'a souvent semblé... »

En bref, le lecteur ne doit pas se contenter de lire et de goûter les versions des poèmes grecs, anciens et modernes, par Marguerite Yourcenar; il doit aussi lire les présentations critiques qui les précèdent d'ordinaire. C'est à ce prix et à cette condition qu'il pourra apprécier pleinement le talent unique, incomparable, de Marguerite Yourcenar, traductrice de grec ancien et de grec moderne. Elle fait penser à l'admirable traducteur que fut Jean Racine. C'est tout dire.

Université Laval